



Éric Fériano

Artiste inconnu

L'histoire vraie d'un imitateur

Edilivre – Éditions APARIS



Tous nos livres sont imprimés dans les règles
environnementales les plus strictes

Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement la
présente publication sans autorisation du Centre Français
d'exploitation du droit de Copie (CFC) – 20, rue des
Grands-Augustins – 75006 PARIS – Tél. :
01 44 07 47 70/Fax : 01 46 34 67 19.



© Edilivre, Éditions APARIS – 2008

ISBN : 978-2-35607-667-0

Dépôt légal : Juillet 2008

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

Ma lettre à ma maman

Maman,

Voici comment mon livre commence, par toi.

Juste avant d'écrire mon histoire, je voudrais te dire plein de choses.

D'abord merci, merci pour tout ce que tu m'as appris, pour certaines valeurs, pour la débrouillardise, pour la sincérité ; tu m'as aussi appris à être gentil avec les autres, mais pas trop...

Tu as été la première à m'avertir de chaque danger dans la vie, dans l'amour et dans l'amitié.

Et surtout merci de m'avoir permis, à l'âge de mes quatorze ans, de monter sur scène accompagné d'un orchestre. En quelque sorte tu m'as ouvert le chemin.

C'était pourtant mal parti, j'étais l'enfant non désiré, mal aimé et l'adolescent incompris.

Puis un jour, tout a changé, tu as essayé de me connaître, de me comprendre et on est devenus les meilleurs amis du monde.

Quand à dix-neuf ans je t'apprends que je suis gay, tu ne me rejettes pas et tu m'acceptes tel que je suis, les bras ouverts, sans me juger.

Alors, j'ai su à ce moment-là que je pouvais compter sur toi et que tu pouvais en faire autant.

Merci, tu m'as appris tellement de choses, comme le courage, la volonté, le respect.

Lorsque notre père rentrait saoul, qu'il te frappait et qu'il venait à ma porte où tu te réfugiais, qu'il tentait de défoncer la porte de ma chambre à coups de marteau ou de hache pour que tu le rejoignes dans le lit conjugal.

Ou encore, quand tu le retrouvais dans son lit avec tes meilleures amies, tu nous as toujours dit de le respecter en tant que père, alors que pour moi, il était loin d'être un exemple, même après ton divorce alors qu'il ne versait rien pour nous, tu continuais de le protéger...

Maman, je sais qu'il t'en a fallu du courage et de la volonté dans cette vie, surtout quand tu as perdu ta maman, que tu t'en es occupée jusqu'au bout. Beaucoup de tristesse aussi quand tes deux sœurs sont décédées d'accidents de la route, et quand des années plus tard, les services sociaux nous ont arrachés à l'amour maternel. Je sais que ta vie a été remplie d'émotions fortes.

Je voulais te rendre hommage, puisque c'est vraiment de toi que je suis fier aujourd'hui.

Je t'écris ce merci au plus profond de moi, et ne retiens que le meilleur, toi...

Ton fils « Éric ».

Préface

Je viens donner mon sentiment après avoir lu le manuscrit du livre de mon frère Éric.

J'écris aiguisé de sensibilité et d'émoi face à la nudité de son âme et face à un tel parcours combatif.

J'éprouve du respect pour lui. Je lui souhaite très sincèrement de trouver sa place dans le firmament des étoiles puisque tel est son rêve absolu.

Quant à vous, chers lecteurs et lectrices, abstenez-vous de tout jugement en explorant son histoire.

Il n'est pas de combat sans obstacles et de sincérité sans éclaboussures et saignements d'âme...

Éric, lui, c'est une âme assoiffée d'amour et de reconnaissance.

Pourvu qu'il ait le dernier mot dans ce livre fait de maux...

David, son frère.

Avant-propos de l'auteur

« Nous aimons bien les artistes, seulement quand ils ont réussi. Malheureusement, on oublie bien souvent tout le parcours franchi avant d'en arriver à la célébrité, toutes les galères, toutes les critiques et les médisances que l'on doit subir et affronter tout au long de ce chemin si difficile... »

Voici mon histoire.

C'est à partir de ce petit paragraphe que j'aimerais commencer ce livre.

Je m'appelle Éric Fériano, je suis artiste chanteur-imitateur...

J'arrive à l'aube de la trentaine, je crois avoir réussi, un peu, ma vie. Je me bats tous les jours et me lève chaque matin avec cette envie d'aller de l'avant, de concrétiser mes rêves, d'atteindre mon but avec une rage immense.

La mort m'obsède, elle m'inquiète.

J'ai peur de ne pas avoir le temps ou bien de ne rien laisser comme trace de mon vivant, de mon histoire, je crois simplement qu'à nous, les artistes, la vie ne nous suffit pas.

Je vais vous raconter ma vie en toute sincérité, sans aucune amertume. Je ne suis pas un écrivain.

Je souhaite juste que mon histoire serve à tous ces gens qui ont des rêves plein la tête.

Je ne suis qu'un artiste, un clown. Moi, je veux juste être utile à vivre et à rêver.

Que ce livre soit un exutoire, que ma vie soit l'exemple d'un espoir.

« *La vie est ce que l'on en fait. Si tu choisis de la vivre, vis-la alors intensément !* »

Peu importent les pessimistes, les jaloux, les aigris, n'écoute personne d'autre que toi !!!

Tu passeras sûrement pour un fou, mais qu'importe, pense *carpe diem*.

Je dédie ce livre à ma maman et à mon parrain, à Monsieur Claude Lacombe.

Avertissement

Ce livre est le récit de ma mémoire. Il contient des situations pénibles et souvent tristes. Cependant, il est un livre d'espoir et d'espérances. J'ai essayé de le construire simplement, en suivant le cours de ma mémoire, et il arrive de temps en temps que des flash-back viennent interrompre le fil de la narration. Je m'en suis rendu compte et j'ai préféré ne pas les classer. Certains mots peuvent choquer, mais ils sont insérés dans un contexte où je ne pouvais faire autrement que de les employer. Enfin, je précise que toutes les personnes citées dans cet écrit, sont des témoins de mon histoire.

Éric FERIANO
« ARTISTE INCONNU »

Le premier acte

Deux années sont passées depuis la fin de l'écriture de mon livre, deux longues années où je me suis battu pour le faire éditer, voire en faire la promotion lors de passages télé. Ainsi, j'ai été appelé pour la nouvelle émission qui remplace désormais *C'est mon choix* à laquelle j'ai participé déjà par deux fois.

L'émission en question s'appelle *J'y vais, j'y vais pas* et ça se passe sur France 3.

C'est une animatrice connue qui la présente, son nom : Valérie Bénéïm.

Le sujet c'est les imitateurs, chacun va passer deux à trois minutes en direct et fera un de ses numéros ; puis il y a des invités d'honneur, dont Nelson Monfort, Patrick Adler, Frédéric Lebon, Daniel Herzog, etc.

Ils sont juges des imitations et des textes, nous sommes cinq imitateurs.

L'invité de l'émission, dont le sujet est les imitateurs et la difficulté de se faire un nom, est un tout jeune imitateur, Michaël Grégorio, qui se pose la question de savoir s'il va continuer sur cette voie, et

qui se donne un an pour réussir dans ce métier, auquel cas il reprendra ses études de droit.

Après nos différents passages et les conseils précieux du jury, il est bien entendu qu'au bout de l'émission, il allait rester à sa passion et se donner davantage pour réussir, avoir sa place dans ce métier d'imitateur déjà bien encombré...

Ce petit passage télé me permit de parler de mon livre, et ma démarche semblait plaire aux jurés.

Ce jour-là, je leur ai présenté ma version parodique des *Amants de Saint-Jean*.

Je suis en particulier assez fier de ce passage télé, beaucoup m'ont félicité par la suite, ce qui était pour moi, très agréable, et cela en direct. Au fond, nous les artistes, la seule chose qui nous motive c'est de pouvoir vivre de notre art, cela serait amplement suffisant, hélas nous devons obligatoirement passer par les médias pour nous faire connaître (la télé, les radios, la presse), même si au bout le seul juge reste le public.

Nous sommes en octobre 2006 et désormais je vis à Paris, entre Pigalle et Montmartre.

J'ai travaillé dur sur mon livre, et me suis fait un peu aider aussi, j'en espérais tellement.

Voir mon livre sur les gondoles des librairies était un rêve pour moi, je voulais tellement le faire éditer pour partager mon histoire d'artiste inconnu, j'espérais sans doute plus de tolérance, plus d'amour et de reconnaissance sur mon travail à travers mes écrits et mon expérience, mon côté naïf n'a pas été épargné.

J'ai eu une chance incroyable dans ma vie, j'ai rencontré et côtoyé mon maître, celui qui m'a donné

l'envie de m'essayer à mon tour dans le circuit des imitateurs, Patrick Sébastien.

Celui qui me redonnait espoir en la vie quand je n'en pouvais plus, le même qui me donnait foi en ce métier, à travers sa façon de parler avec sincérité et conviction.

Je le remercie tout au long de mon livre en vous le racontant, la moindre rencontre est décrite, ses conseils y sont inscrits. Pour moi, c'est un moyen de le remercier pour cette belle aventure que j'ai vécue, pour les belles rencontres que j'ai faites, tout ça un peu grâce à lui.

Il est donc évident que je lui ai confié mon histoire pour avoir son avis et peut-être aussi lui demander un petit coup de pouce, lui qui a souvent donné leur chance aux jeunes artistes.

Un jour où il enregistrait au studio Polygone à Blagnac, je lui ai remis mon manuscrit.

Il m'a promis de le lire, ainsi il saura tout sur ma famille, mes amis et surtout sur ma passion pour lui et le métier qu'il m'a transmis.

Deux jours plus tard, comme convenu, je le retrouve au studio afin de savoir ce qu'il en pense, et avec ses mots il me dit : « **J'ai bien lu ton livre, je te l'avais promis, je l'ai fait, c'est courageux de mettre tout ça sur la table comme tu l'as fait, c'est une forme de thérapie, c'est bien et ça ne sera jamais pour rien même si cela n'est pas édité, ça au moins tu l'auras fait.** »

Cependant, il ajouta en insistant particulièrement : « **Bien sûr la démarche est un peu maladroite, on sent bien que ce n'est pas très littéraire mais c'est bien d'avoir écrit tout ça.** »

Et puis après deux ou trois mots échangés il repartit en studio pour enregistrer son album à venir.

René Coll m'avait assuré que Patrick avait bien pris soin de lire le manuscrit, il me raconta la nuit d'avant, entre les prises de voix, quand Patrick regagna le petit salon qui servait normalement aux invités, pour lire mon histoire de façon attentive, de temps en temps ainsi s'amusait-il de mon côté un peu enfantin, voire un peu naïf, mais gentiment.

Le plus important pour moi, à ce moment-là, c'était d'avoir son avis et son accord.

J'ai aussi envoyé mon manuscrit à la grande dame du music-hall français, Annie Cordy.

Quelques mois plus tard, à mon grand étonnement, elle me contacta. D'abord par politesse et puis peu de temps après, pour commenter ma démarche et mon histoire.

Les conseils qu'elle me donna ce matin-là, furent pour moi très importants : **« J'ai survolé votre histoire, je n'ai pas beaucoup de temps à vous accorder mais il y a des passages de votre livre qui m'ont troublée ; vous savez, ce métier est difficile. Mais c'est le plus beau métier qui m'ait été donné de vivre, tenez-vous bien à votre famille, à votre maman... Vous avez beaucoup de chance de l'avoir à vos côtés et puis elle vous aime, moi hélas j'ai perdu ma maman. »**

Celle-ci insista sur l'importance de la famille : **« Après ça vous pourrez surmonter tout le reste »**, me dit-elle en pensant à son mari disparu.

J'étais fier, ce matin-là, de ce qu'elle m'apportait en réconfort et en soutien...

Depuis, j'ai fait de nouvelles rencontres artistiques et ainsi pour le premier anniversaire de la disparition du chanteur Claude Nougaro, au Capitole de Toulouse, lors d'une soirée hommage, j'ai croisé Maurane qui ne retint de notre petite conversation que l'odeur de mon parfum Jean-Paul Gaultier, en me flattant de mon meilleur goût.

Puis ce même soir, Michel Fugain qui avait illustré sa carrière de belles chansons avec sa troupe le Big Bazar et qui venait lui aussi rendre hommage à Claude Nougaro.

Un conseil de sa part, ou même un encouragement, ne pouvait qu'être bénéfique au cas où je n'aie pas tout saisi dans ma démarche pour devenir connu.

Alors Michel Fugain, à sa manière, m'expliqua :
« Tu sais, beaucoup de jeunes veulent réussir dans ce métier, beaucoup en ont la prétention, d'autres pas du tout, mais comme au temps des rois, où il y avait des bouffons et les saltimbanques qui se tenaient par les mains tout en faisant la ronde, tous n'étaient pas les bienvenus, aujourd'hui, c'est un peu pareil, je pense qu'il n'est pas utile que tous puissent rentrer dans la ronde. »

C'est un métier qui a bien changé, il y a les artistes dont certains sont de grands producteurs, presque des seigneurs, d'autres sont dans la machine infernale de la Star'Ac du vendredi soir et puis n'oublions pas les intermittents du spectacle, quelquefois beaucoup plus secrétaires qu'artistes.

Oui, le métier a bien changé ou plutôt a bien régressé, comme au temps des rois.

Mais alors qui sont les bouffons ? Qui tire les ficelles ?

Et puis au milieu de tout ça, les maisons d'édition qui, au fur et à mesure, me renvoient mon tapuscrit avec des lettres types de réponses négatives...

C'est vrai, il faut que je me rappelle tout le temps que mon livre s'appelle *Artiste inconnu*.

Qui aurait envie d'éditer mon histoire alors qu'il n'y a pas d'intérêt financier ? Qui suis-je pour penser que ça peut intéresser les lectrices et les lecteurs ?

Peut-être faudrait-il que je sois un enfant de star ou un *lofteur* ou un *star académicien* pour être lu, ou tout simplement connu pour être édité, serais-je pour autant plus crédible ?

Bref, tout ça pour en arriver là, mais je n'ai pas dit mon dernier mot.

À ce jour, j'ai quitté mon Toulouse, ma ville, pour la froideur, la grisaille du parisianisme... Me revoilà Paris...

Moi qui avais juré de ne plus jamais revenir ici, et bien je suis pris et piégé !

Par ambition, et aussi un peu par orgueil, j'ai tout laissé : ma maman, mes amis, mes repères, et surtout mon confort, pour me mettre en danger une fois pour toutes et me mettre au défi d'y parvenir à ce but que je m'étais fixé dix-sept ans plus tôt.

Je disais partout, là où on voulait bien l'entendre :

« Paris ce n'est pas chez moi... »

Mais c'est pour beaucoup le moyen le plus simple de tenter sa chance dans la capitale et ainsi y être remarqué et entendu.

J'ai donc décidé de partir et de tout laisser, en espérant un meilleur avenir ailleurs...

Le cabaret, pour lequel je travaillais depuis cinq ans, avait de gros problèmes de voisinage dus au bruit nocturne, et ils ont dû fermer pendant trois semaines pour les travaux.

Mon départ était prévisible, je ne voulais pas tourner en rond, je voulais avancer.

Et me voilà Paris... Dans les premiers temps, je me suis installé dans un hôtel vers la rue des Abbesses.

À Paris, je passe des auditions pour les cabarets, certains d'entre eux m'encouragent à continuer et à écrire plus de textes, et aussi à être plus original dans mes imitations. D'autres me jettent à grands coups de pied, d'autres comme « Le Canotier du Pied de la Butte » ou « Le Caveau des Artistes » me reçoivent à grands coups de cœur, et m'accordent leur confiance.

Dans les soirées où je suis invité, je rencontre beaucoup de *people* : Loana, Michal, Yves Lecoq, Jean-Édouard... Des amitiés furtives naissent parfois, mais pas de manière vraiment sincère.

Seul un jeune homme, Ludovic, fils de..., la trentaine, grand rouquin, vendeur aux halles, retient mon attention, il est gentil avec moi, il prend le temps de prendre un café, il m'écoute, et il se trouve qu'on a quelques points communs dans notre enfance.

Je me sens bien avec lui, je sens que c'est sincère, et puis son histoire me touche.

Me voilà dans un autre univers, cherchant un toit et du travail, et surtout, il faut que je me reconstruise et que je trouve mes marques.

J'ai, cette fois, presque frôlé mon métier, de plus près m'y suis approché, je suis dans les coulisses et j'attends la lumière de ma passion, j'attends que mon rêve se réalise.

Je suis sur scène à Paris, enfin des médias, la presse et des télévisions viennent me découvrir, le public parisien vient aussi m'écouter et peut-être m'aimer.

J'impose aussi des jeunes artistes pour qui j'ai des coups de cœur et qui passent dans mes premières parties... Je fais la connaissance d'un jeune artiste toulousain que Pascal Sevrain a pris sous son aile dans l'émission *Entrée d'artistes* où il finira demi-finaliste : Matéo.

« Alors, j'ai réussi !!! Vous l'écrivez mon livre !!! »

C'est quoi réussir d'ailleurs ? C'est passer à la télé tous les jours, voire trois fois par jour ? C'est faire l'Olympia pendant six semaines ! Bourré à craquer et avec de très bonnes critiques ?

Ou alors c'est vivre de son art, s'accomplir en tant qu'homme et en tant qu'artiste, c'est être heureux modestement et de façon libre, je crois.

C'est un peu le chanteur Nino Ferrer qui m'a appris cela.

Quand j'étais petit, que secrètement je rêvais devant ma télévision, devant les *shows* des Carpentier ou même devant ceux de Danièle Gilbert, jamais je n'aurais osé imaginer que je ferais tout ce parcours, que je rencontrerais autant de gens que cela, ni même qu'un jour moi aussi je serais derrière l'écran...

Mon livre c'est un peu de tout ça, un mélange entre expériences et conseils, c'est écrit pour que

d'autres, à leur tour, puissent essayer d'atteindre leur rêve de façon concrète.

J'ai essayé avec beaucoup de pudeur et de distance de vous parler de tout ça et de moi.

J'ai essayé de vous donner mon histoire en héritage, de la même manière que lorsque je vais sur scène vous chanter des chansons et vous faire des imitations, je m'offre à vous sans retenue aucune...

Tandis que dans l'ombre j'ai rencontré dans ce métier tous styles de « mythomanes », de l'attaché de presse à l'agent soi-disant artistique, sans compter les producteurs mal intentionnés.

Hélas, je n'ai pas toujours pu éviter les pièges, mais peut-être que vous avec mon récit, et bien peut-être que vous, vous le pourrez à travers mon expérience.

On m'avait bien prévenu quand je rêvassais petit, on me disait : « **Attention !!! attention !!!** »

Je n'ai rien entendu ou si peu...

Je voulais vérifier par moi-même, je voulais respirer de tout mon corps, la vie...

Je voulais être libre et faire de ma croisade une bataille sans faille.

Artiste, je voulais l'être, j'espère y être parvenu... et même inconnu...

Ma prime enfance

J'ai vu le jour à Toulouse, la ville rose, le 15 mars 1974.

Je dirais donc que la clinique Ambroise Paré augmenta le nombre des natifs du signe des Poissons, astrologiquement parlant.

Mes parents, Évelyne et Brahms, habitaient un appartement, rue du Professeur Martin.

Nous sommes en 1968, maman a tout juste dix-huit ans et ressemble à une actrice de cinéma.

Les événements de Mai laissaient planer un nouvel air de liberté. L'insouciance d'une jeunesse libérée de tous les carcans de la société voulait refaire le monde. Cette étrange atmosphère résonnait partout en France et en Europe. Évelyne voulait aussi participer à cette émancipation.

Elle avait les cheveux longs, mi-rousse mi-brune, et ses yeux marron regardaient les changements s'opérer tout autour d'elle. De taille elle n'était pas grande, mais se situait dans la moyenne de la stature des jeunes filles de son âge. Elle travaillait dans une usine d'Auterive où elle repassait des chemises toute la journée.

Ses parents, Marguerite et Étienne, sont des gens modestes. Ils sont croyants évangéliques.

Ce sont des gens stricts dans l'éducation de leurs neuf enfants.

Ils habitent Mazères, en Ariège. Maman est, somme toute, plus rebelle et se défend à sa façon d'être privée de divertissements.

Pour y remédier, de temps à autre, elle fuguait avec sa sœur, Marie, qui était un peu plus jeune.

Leurs fugues les menaient aux villages alentours pour danser au son des orchestres des bals populaires.

Il arrivait de temps en temps qu'elles y rejoignent un de leurs frères cadets, André, qui lui, jouait dans les fanfares municipales. Un soir de leurs pérégrinations secrètes, elles se laissèrent entraîner par deux hommes jusqu'à Toulouse. Cette soirée-là, maman rencontra mon père.

Il avait vingt-deux ans, faisait penser à Enrico Macias de par une ressemblance de traits.

Il était venu en France peu de temps avant, envoyé par sa mère, suite au décès de son papa.

Elle était persuadée que c'était la meilleure chance qui s'offrirait à lui pour poursuivre des études, voire réussir sa vie. Mon père logeait dans une chambre d'hôtel, rue Riquet, à Toulouse.

Financièrement, un brave curé de campagne l'aidait. Cet homme était en quelque sorte son tuteur.

Mes grands-parents s'inquiétèrent rapidement de l'absence de leurs filles. Ils décidèrent de faire appel aux gendarmes afin de les retrouver vite et ainsi apaiser leur très vive anxiété.

La chose fut aisée et elles furent placées dans un établissement de Toulon, dans le Var.

Mon père réussit à les en sortir par je ne sais quel moyen. Je pense que dès lors, ma mère vit en lui un moyen pour enfin échapper au joug familial.

Ils se fréquentèrent une année entière et Brahms, peu à peu, finit par se faire accepter par la famille. Je dois dire qu'il avait dû déployer beaucoup de charme et de patience pour en arriver à cette « adoption ».

La tâche ne lui a certainement pas été facile.

Mes parents se marièrent un an plus tard.

C'est à Mazères, dans l'Ariège, que la cérémonie eut lieu en cette année 1969.

Mes grands-parents occupaient une maison à deux étages.

Le garage fut débarrassé de tous les objets qui l'encombraient. Mon grand-père y stockait une multitude d'objets hétéroclites qu'il ramassait dans les rues. Il les revendait par la suite comme brocanteur.

Cet endroit fut donc nettoyé et aménagé pour la cérémonie.

Cependant, il restait humide et servait toujours d'entrée principale pour la maison.

Ce fut une journée très modeste et quasiment privée, mais pour Évelyne, elle restait prometteuse d'un avenir empli de liberté, d'indépendance.

Il était devenu important pour elle qu'elle puisse s'extraire de ce milieu à la mentalité ancienne et surtout de se libérer de la rectitude sévère de son père.

Mon père, lui, était fier d'être marié à une Française de souche.

Sa propre mère y voyait un début de réussite sociale et en était tout heureuse.

Brahms chantait, et je pense qu'il devait rêver d'une carrière comme Enrico Macias, ce chanteur de chez lui venu en France, comme lui.

Il était ambitieux à son âge, comédien à ses heures mais restait très fragile.

Maman était fan de Frédéric François, Mike Brant, et Enrico Macias.

Elle admirait les jeunes actrices de cette époque, aimait danser, aussi se faisait-elle belle pour aller, le plus souvent possible, tourner au son des accordéons rythmant tangos et paso doble.

Je soupçonne mon père d'avoir séduit maman en lui chantant des airs qu'elle aimait.

D'ailleurs, il avait enregistré deux titres sur une maquette.

Il est désormais certain que l'univers de mes parents n'avait rien à voir avec celui d'Étienne et de Marguerite.

Tout y était légèreté et romance par rapport au strict côté terre à terre de mes grands-parents.

Cela durerait-il longtemps ?

Mon père buvait plus que de raison.

Peu de temps après ma naissance, il devint alcoolique, radin, colérique et violent, se défoulant sur ma mère et moi.

De plus, il était infidèle et trompait ma mère en couchant avec les propres « amies » de celle-ci.

Brahms était né le 27 mars 1946 à Rio Salado, en Algérie.

Il vint en France à l'âge de dix ans et fut élevé par des familles d'accueil.

Il eut la chance que le destin mette sur sa route Monsieur Lacombe qui l'aida et s'attacha à lui.

Claude Lacombe vivait à Bessières, près de Toulouse.

Marié, il était propriétaire d'un restaurant sur la place de son village. Son épouse faisait tourner l'affaire alors que Claude exerçait sa profession d'avocat à la cour de Saint-Gaudens.

Ensemble, ils avaient eu trois enfants qu'ils élevaient tout en se partageant l'autorité parentale.

Mon père avait eu la chance de le rencontrer alors qu'il effectuait un stage pour devenir aide-boulangier.

Il revenait à peine d'Algérie.

Le temps passant, peu à peu, Monsieur Lacombe devint un ami proche de la famille.

Cet ami qui écoute, qui rend service, et qui jamais ne juge.

Un ami vrai, un deuxième père pour le mien.

Au mariage de mes parents, il accepta d'être le témoin de la mariée.

Il connaissait bien mes grands-parents et toute la famille.

Il inspirait facilement une pleine confiance mais la vie voulait qu'il ait une préférence pour maman et ses deux sœurs, Thérèse et Marie.

Comme je le disais précédemment, maman est issue d'une famille qui comptait neuf enfants.

Malheureusement deux d'entre elles décédèrent.

Étienne et Marguerite s'attachèrent à faire en sorte que chaque enfant réussisse sa vie.

Dans leur tête, il était hors de question que leurs enfants rêvassent... mais ils se devaient de travailler à

l'école pour acquérir une éducation leur permettant d'exercer un métier.

Ma mère naquit à Mazères le 18 avril 1949.

Deux ans s'étaient écoulés depuis le mariage quand vint au monde une petite fille.

Nadia eut « le cerveau touché ». À la maternité, quand elle vint au monde, aucun membre du personnel soignant n'était présent dans la salle d'accouchement. La fillette apparut et resta bloquée dans le corps de maman trop longtemps. Privé d'oxygène, son cerveau s'asphyxia et ceci causa de gros dégâts.

Plus tard, quand elle eut dix-huit mois, on s'aperçut qu'elle était handicapée mentale.

Nadia avait survécu à tous ces traumatismes par miracle.

Mes parents se tournèrent alors vers Dieu. Ils prièrent pour que leur enfant vive. Leurs prières furent exaucées.

Le 24 avril 1972, mon frère David naquit à son tour. Ma mère m'a raconté qu'il était venu au monde sans cheveux et qu'affectueusement, les premiers jours elle l'appelait « p'tit con »... Drôle d'idée !

Nous sommes le 15 mars 1974, et puis, me voilà !

Ma mère ne voulait pas de cette grossesse. Ma conception n'était vraiment pas désirée.

Elle essaya même d'user de quelques procédés venus de Suisse pour l'interrompre. Rien n'y fit, et je vous raconte aujourd'hui mon histoire. À ma naissance, ma mère prit ses dispositions pour ne plus avoir d'enfants.

La vie allait se poursuivre. Le foyer était constitué et ce mariage durait.

Était-ce un mariage d'amour ou de facilité ?

Je suis le dernier, celui que personne n'attendait. Celui que personne ne voulait.

Enfant turbulent, même agité. J'agaçais beaucoup autour de moi.

À l'âge de quatre ans, par accident, je mis le feu à l'appartement que nous occupions à la Roseraie.

Un soir que je cherchais du sucre préalablement caché par mère au-dessus du placard de la cuisine, je me saisis d'un tabouret et grimpai à la conquête de mon interdit.

J'avais tendance à abuser de la consommation de sucre, ce qui poussait ma mère à me le soustraire de la vue.

Je trouvai une boîte d'allumettes et entrepris de jouer avec.

Ce qui devait arriver se produisit. Accidentellement je mis le feu à l'appartement.

Ma mère fut brûlée au visage alors qu'elle s'était portée au secours de mon frère qui dormait profondément.

Saisi d'effroi, je partis me réfugier chez la voisine.

Cette nuit-là, je fus sermonné par les pompiers qui m'expliquèrent la gravité de ma bêtise et les conséquences désastreuses auxquelles nous avions échappé par miracle.

Les jours qui suivirent, j'eus à affronter le regard haineux de ma mère qui me fixait de longues minutes.

Beaucoup d'amertume se lisait dans ses yeux.

Je me souviens avoir subtilisé un billet de cent francs dans la poche de mon père.

J'avais à peine neuf ans et maladroitement j'avais accompli le forfait au vu et su de maman.

Elle m'amena au commissariat de quartier de la cité Amouroux.

Nous vivions dans ce quartier depuis l'incendie.

La leçon fut efficace, par peur je ne recommençai plus jamais de tels débordements.

Gamin, j'ai eu beaucoup d'accidents de vélo, de chutes intempestives qui m'amènèrent à fréquenter les hôpitaux et leur service d'urgence bien souvent.

Je me suis brûlé assez sérieusement le bras droit en me renversant une cafetière bouillante dessus.

Je ne peux pas dire que j'étais l'enfant le plus sage de la famille.

Mon grand-père me surnommait « le petit diable » et mon parrain, lui, avait trouvé bon de m'appeler « le crapaud ».

Enfant, je détestais l'école. M'y conduire était pour ma mère une véritable épreuve. Je craignais qu'il n'arrivât quelque chose de fâcheux à ma maman durant mon absence.

Quand j'étais enfant, je passais le plus clair de mon temps à pleurer.

Le reste de la journée, je le passais à jouer aux Lego ou aux Playmobil.

J'étais un gamin rêveur et j'ai cru très longtemps à l'existence du Père Noël.

Je me souviens avoir passé des nuits dans l'attente que la petite souris vienne remplacer ma dent perdue par je ne sais quelle gâterie ou menue pièce de monnaie.

Avec mon frère, j'en voyais de toutes les couleurs. Il me disputait sans cesse. J'étais comme son « jouet ».

Profitant de son statut d'aîné, il se sentait supérieur à moi.

J'ai découvert la famille de ma mère bien avant celle de mon père.

Maman nous a élevés avec l'aide de nos tantes, de nos oncles et même, dans une moindre mesure, avec celle de nos grands-parents maternels.

Quant à l'éducation donnée par mon père, je n'en ai guère de grands souvenirs.

Il travaillait toute la journée et lorsqu'il rentrait, ma mère lui confectionnait des plateaux-repas qu'il mangeait tout en regardant le journal télévisé. Nous devions faire le moins de bruit possible et surtout il nous était interdit de parler tout le temps de la diffusion du programme.

Le week-end, de temps en temps, nous partions à Sète ou à Saint-Gaudens rejoindre Monsieur Lacombe.

Nous allions aussi très souvent dans sa maison de famille de Saint-Placard.

À cette époque-là, Monsieur Lacombe affichait un beau début de cinquantaine et percevait des revenus que je pensais très honorables. J'étais fortement impressionné parce qu'il possédait plusieurs voitures.

C'était un homme que j'admirais beaucoup.

Nous passions nos vacances aux Saintes-Maries-de-la-Mer, au bord de la Méditerranée. Le soir, nous mangions au restaurant et c'est là que j'écoutais les guitaristes espagnols ou gitans chanter et jouer leurs musiques, Manitas de Plata ou Manolo.